

SUR UN NOUVEAU TYPE
DE RHIZOCÉPHALE GRÉGAIRE PARASITE DES ALPHEIDE
(Deuxième note),

par M. H. COUTIÈRE

J'ai fait connaître antérieurement les caractères permettant de faire du genre *Thylacoplethus* un Rhizocéphale, et d'émettre l'opinion que les larves devaient se fixer dans ce genre à leur place définitive.

Cette opinion n'a fait que se fortifier depuis ma première note par les deux faits suivants : chez les parasites portés par *A. Edwardsi* Audouin (je les désignerai sous le nom spécifique de *Thyl. Edwardsi*) la fixation est assurée d'abord par une cupule hémisphérique, façonnée aux dépens de la cuticule de l'hôte, mais, en outre, la paroi externe très épaissie du manteau du parasite, après s'être sertie sur les bords de l'étroite ouverture située au fond de la cupule, limite encore au delà une masse volumineuse en forme de bouton, entourant le cône de pénétration que prolongeront les racines. Or, cette masse est entièrement située dans l'épaisseur de la cuticule, qui s'est à cet effet délaminée, et dont la lame interne a été repoussée très visiblement vers l'intérieur. Il serait difficile d'expliquer ce fait en dehors de l'hypothèse d'une pénétration du parasite de l'extérieur vers l'intérieur.

Le second point est que, parmi les parasites portés par *A. avarus* Miers, Fabr.? (je les désignerai sous le nom de *Thyl. Haddoni*) il y a des individus d'âge très différent. Non seulement leur taille varie du simple au double et plus, mais l'ovaire, organe de taille et d'importance prépondérantes, peut y être observé depuis les premiers stades de son développement jusqu'à un état avancé, où son volume a au moins décuplé et occupe toute la cavité du manteau. Cette remarquable particularité — précieuse par surcroît pour l'étude du parasite — se laisse aisément concevoir dans le cas de *Thylacoplethus* : un groupe de parasites adultes, fixés sur un hôte, met en liberté successivement une légion de nauplius, qui atteignent, successivement aussi, le stade cypris, et rencontrent les Alphées encore indemnes pouvant se trouver à proximité.

Dans les récifs madréporiques où vivent les espèces parasitées, celles-ci sont le plus souvent très nombreuses en individus dans un espace restreint, et les couples qu'elles forment, très sédentaires, se déplacent peu et mal hors de l'anfractuosité choisie.

Ces conditions expliquent que l'infestation puisse se prolonger pendant un temps suffisant pour que des larves inégalement avancées atteignent le stade critique où elles doivent se fixer; il est naturel que l'avance prise par certaines d'entre elles se conserve au cours de leur

développement. Cet écart ne peut même que s'accroître par la lutte pour la nourriture que doivent engager un aussi grand nombre de parasites réunis dans un espace restreint; un certain nombre succombent, et d'autres, moins avantageusement situés au point de vue de leurs rapports avec l'hôte, subissent un retard dans la formation et le fonctionnement de leur ovaire.

FORME PARTICULIÈRE DE LA CONTRACTION DE L'INTESTIN GRÊLE DU CHIEN
AU PÔLE NÉGATIF,

par MM. LAQUERRIÈRE et DELHERM.

Nous avons déjà exposé les caractères de la réaction présentée par l'intestin grêle au niveau de chaque pôle sous l'influence du courant continu. Rappelons seulement qu'au pôle négatif on observe une contraction amenant une dépression, occupant uniquement le segment de la circonférence intestinale sur lequel porte l'électrode. Du moins, telle est la forme que nous avons constatée sur le cobaye, le lapin et le chien.

Au cours de nos premières recherches, nous avons parfois remarqué qu'une élevation occupait le fond de cette dépression, mais nous avons été amenés à conclure qu'il s'agissait d'une destruction électrolytique des plans superficiels de l'organe, destruction permettant aux fibres musculaires de faire hernie.

En effet, chez le cobaye et le lapin, cette élevation ne se produit que si on emploie des courants très intenses, ou surtout si les électrodes, étant mal préparées, n'annihilent pas suffisamment les effets chimiques du courant. Quand cette élevation existe, on observe que l'intestin est plus ou moins cautérisé à son niveau; de plus, elle se maintient après la cessation du courant, non seulement alors que la dépression dont elle occupait le centre a disparu, mais indéfiniment. Si, au contraire, on prend comme électrode un tampon de coton suffisamment épais et suffisamment humide, on ne voit rien de semblable chez ces animaux.

Sur l'intestin du chien, la dépression est la même, comme nous l'avons décrit; mais de plus, au moment où on enlève l'électrode, on constate que le fond en est occupé par une élevation plus ou moins marquée suivant l'intensité du courant; à 10 milliampères, elle est déjà très appréciable au bout de quelques secondes. Avec des intensités plus considérables, elle peut devenir suffisamment proéminente pour atteindre le même niveau que la paroi intestinale aux points qui ne sont pas excités et dont elle est séparée par une sorte de fossé circonférentiel.

Si on a pris toutes les précautions nécessaires, on ne voit aucune trace